

FERME LES YEUX ET VOIS

Ferme les yeux, petit, regarde un autre monde,
Celui qu'on t'a bâti n'est pas joli joli.
La civilisation est bientôt moribonde,
Victime des excès de cet être avili.

Ferme les yeux, petit, laisse aller loin tes rêves,
Fais un bout de chemin vers un temps révolu.
Évadé du présent où tu vas ou tu crèves,
Car ce présent pour toi, Dieu ne l'a pas voulu.

Ferme les yeux et vois ce continent sauvage,
Que le dément n'a pas encore découvert,
Vois dans le bleu du ciel où n'est pas un nuage
Le soleil bienveillant t'accueillir l'œil ouvert.

Ferme les yeux et vois ces arbres magnifiques
Qui servent de poumons à tout être animé,
Ici n'est pas passé la hache maléfique
Qui laisse derrière elle un monde décimé.

Ferme les yeux et vois ces champs d'orge, d'avoine
Et de blé que n'a pas dévorés le béton.
Vois la rose diaprée et la belle pivoine
Quand elles n'étaient pas recréées en carton.

Ferme les yeux et vois, privés d'affreuses cages,
S'égailler plus de mille animaux inconnus.
Dans son arche, Noé, sous le feu des orages,
Aptes à embarquer, les aurait reconnus.

Ferme les yeux et vois l'océan que survolent
Près d'un million d'oiseaux fiers de leur liberté.
Qu'il était clair avant que l'immonde pétrole
Ne le fasse vomir ces oiseaux... mazoutés.

Voir en fermant les yeux, cela n'est pas facile.
Mais je t'en prie, allons, concentre ton effort !
Pour oublier, un temps, le présent imbécile
Dont la dernière issue est celle de la mort.

DEVINETTE

Mon premier a les yeux semblables aux noisettes
Qui me font regretter de n'être un écureuil ;
Subtilement ornés de roussâtres frisettes
Où pourrait se nicher l'intrépide bouvreuil.

Mon second a les seins comparables aux poires,
Fermes, à la peau d'or, divins et tentateurs ;
Pudiquement cachés dans des dentelles noires
Les tenant à l'écart des nombreux amateurs.

Mon troisième a le ventre aussi doux que la mousse
Et mon plus cher désir serait de m'y coucher
Pour le dernier sommeil, en plantant ma frimousse
Tout au creux d'un nombril sur qui j'aime à loucher.

Mon suivant n'a jamais son esprit dans sa poche ;
Comme un phare, il rayonne à tous les horizons.
Et si je m'interdis de le mettre sous cloche,
C'est qu'il fait le bonheur de mes quatre saisons.

Sans mon tout je saurais verser assez de larmes
Pour noyer ma maison du sol jusques au toit.
Mais quel est donc ce tout dont je vante les charmes ?

La réponse, je l'ai : ne cherche pas... c'est toi !

TES YEUX DE MÈRE

Voici que tu m'apprends, mais en restant très digne,
Que tes yeux épuisés ne feront pas l'hiver,
Que plus ils ne pourront lire la moindre ligne...
J'ai peur en ce moment de poursuivre mes vers,

Car je sais que, pour toi, c'était chose importante
Que de porter ton œil sur mes moindres écrits ;
Ta fierté rayonnait, se faisait éclatante
Lorsque tu découvrais mes rires et mes cris.

Tes yeux se sont fanés comme fanent les fleurs,
Taris par le travail et par excès de pleurs...
Cette douce lueur que l'âge t'a ravie !

Et s'il m'était offert d'effacer ton malheur,
J'irais alors au bout de cette folle envie
De te donner ma vue, à toi qui fis ma vie.

LE VIEIL HOMME (chanson)

Quand ton âme est usée,
Qu' t'es même plus bon à rien,
Ou à si peu de choses,
On t' refile au « musée ».
Tu deviens moins qu'un chien,
Mais à petites doses,
Plus personne ne veut de toi, « le vieux » ;
Pour pleurer, tu n'as que tes yeux.

Alors, ta main tremblote,
Ta pauvre voix chevrote :
« Où sont-ils, mes vingt ans ? »
Toi, tu perds la jugeote
Et ça t' donne la bougeotte
De n' plus r'voir de printemps,
Plus personne ne veut de toi, « le vieux » ;
Pour pleurer, tu n'as que tes yeux.

Si pour te déplacer
Plutôt clopin-clopant
T'as besoin d'une canne,
Si pour pouvoir pisser
Tu recherches un instant
Cell' qu'est tombée en panne,
Plus personne ne veut de toi, « le vieux » ;
Pour pleurer, tu n'as que tes yeux.

Puis de tes trois quenottes
Tu ronges tes carottes ;
C'est tout c' qu'on t'a donné.
Ensuite et sans parlotte,
Dans ton coin tu grelottes,
Tu en deviens sonné,
Plus personne ne veut de toi, « le vieux » ;
Pour pleurer, tu n'as que tes yeux.

Si pour sourire un peu
T'as besoin de t'revoir
Soixante ans en arrière,
S'il faut nourrir ton feu
Du matin jusqu'au soir
Pour chauffer ta litière,
Plus personne ne veut de toi, « le vieux » ;
Pour pleurer, tu n'as que tes yeux.

Alors, sous ta calotte
Tes idées s'font pâlottes
« J'verrai plus mes enfants ! »
On prépare ta note
Pendant que tu chuchotes
« J'n'en ai plus pour longtemps ! »
Plus personne ne veut de toi, « le vieux » ;
Pour pleurer, tu n'as que tes yeux.
Plus personne ne veut de toi, « le vieux » ;
Bientôt, tu fermeras les yeux.

L'AVEUGLE ET LE SOURD

Une aveugle muette et un sourd non-voyant,
Bras dessus, bras dessous, cheminaient sur la route
Déserte. Leur amour était assez criant,
Nul n'aurait esquissé sur lui le moindre doute.

Un sourire attendri, leur visage barrait,
Dévoilant la passion qu'ils savaient réciproque.
Le bonheur, partagé, les forçait à l'arrêt,
Le temps d'un vrai baiser où deux langues s'estoquent.

Ce bonheur silencieux était leur univers.
Chez tous les « gens parfaits », à l'unanimité,
On devenait jaloux de telle intimité ;

Car ces deux-là vivaient, des printemps aux hivers,
Malgré tous les tracassés de leurs infirmités,
Sans un œil assassin, sans un mot de travers.

BRAVO L'ARTISTE !

À toi dont la main sûre écrivit à Lascaux
Quelques pages d'histoire à l'effluve champêtre
Sur des murs souterrains exempts de tout salpêtre,
Nous venons t'adresser mille fleurs en échos.

Tu voulais nous laisser ces croquis colossaux
De tous les animaux que tu regardais paître.
Comme en l'obscurité bien souvent on s'empêtre,
Il ne fallait donc pas t'emmêler les pinceaux.

Ton legs ainsi gardé dans l'ancre millénaire
Est un riche trésor et témoin d'une autre ère
Où le mammoth croisait le chemin des bisons.

Heureusement pour nous, tu ne fus pas cubiste,
Respectueux de l'Art aussi nous te disons
Tout autant de mercis que de bravos l'Artiste !

LA GRANDE UTOPIE

On a beau se creuser la tête,
Il n'exista rien de plus grand
Que les temps présents. On s'entête
À le gober, pour parler franc.

Avant nous, tout était détresse.
Nombreux étaient les sans-abri ;
Ventres-creux et traîne-tristesse
Se sustentaient d'un colibri.

Aujourd'hui, la vie est plus belle.
Courir à se tordre genoux,
Chercher sa pitance en poubelle
N'est plus de notre monde à nous.

Avant nous, la misère noire
S'épanchait sur tous les parvis
Quémendant son manger, son boire
Ou mourant là sans préavis.

Aujourd'hui, rien n'est comparable.
Des pauvres, « il n'en reste plus ? »,
Ce qu'on nous dit est admirable :
Personne ne vit en exclus !

Avant nous, croulant sous la dîme,
Le peuple vivait sans espoir,
Ils n'étaient que partie infime,
Ne trimant pas matin au soir.

Aujourd'hui, la taxe est moins forte
Pour les ouvriers sans un rond,
Le travail beaucoup plus rapporte,
Tous les chômeurs nous le diront.

Avant nous, c'était en bas âge
Que s'éteignaient les paysans,
La peste en son pire ravage
N'épargnait pas les artisans.

Aujourd'hui, pour la médecine,
« on fait tout ? »... mais restons prudents,
Nous danserons la capucine
Quand les poules perdront leurs dents.

Oublions l'hier obsolète
Et de l'aujourd'hui parlons franc,
On a beau se creuser la tête,
Il n'exista rien de plus grand !